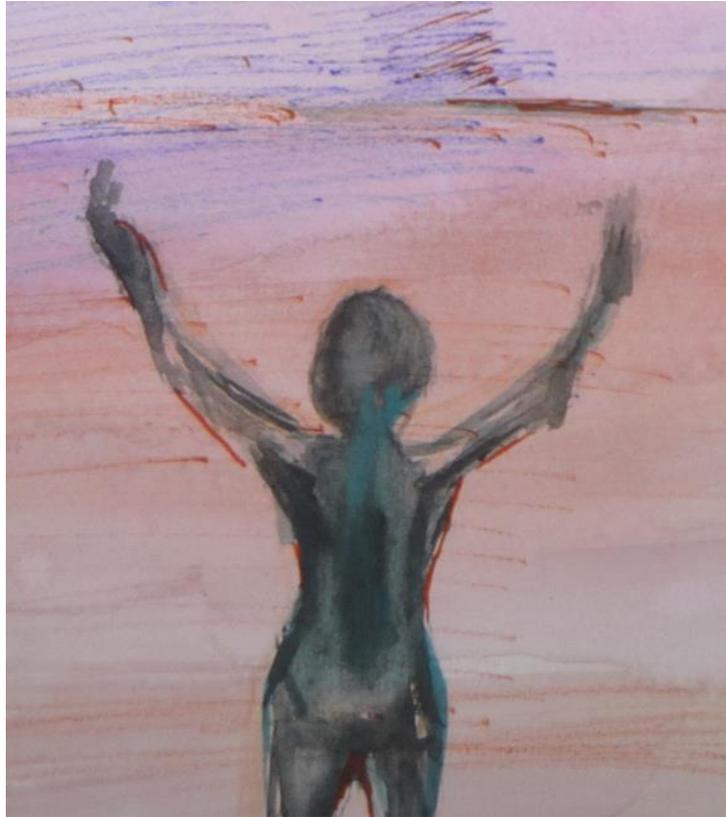


Tiré à part

NodusSciendi.net Volume 17 ième Octobre 2016

UNE GÉOCRITIQUE DES LIEUX INERTES



Volume 17 ième Octobre 2016

Étude Réunie par

Dr. YRO Timbo Adler Vivien

Université Péléforo Gon Coulibaly



ISSN 2308-7676

Comité scientifique de Revue

BEGENAT-NEUSCHÄFER, Anne, Professeur des Universités, Université d'Aix-la-chapelle
BLÉDÉ, Loïbo, Professeur des Universités, U. Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
BOA, Thiéméli L. Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
BOHUI, Djédjé Hilaire, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
DIJMAN, Kasimi, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny
KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC
MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB
SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou
TRAORÉ, François Bruno, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université Paris XIII
VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau
WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges

Organisation

Publication / DIANDUÉ Bi Kacou Parfait,
Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
Rédaction / KONANDRI Affoué Virgine,
Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
Production / SYLLA Abdoulaye,
Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Sommaire

- 1- Le cimetière dans les romans de Véronique Tadjo, YRO Timbo Adler Vivien
- 2- De la notion de cimetière dans la littérature africaine : quelques perspectives géocritiques, ASSANVO-KADJO Abanlan Rosemonde
- 3- L'espace du cimetière dans la littérature africaine, TIAHO Lamoussa
- 4- Étude et analyse des espaces de cimetières et mondes possibles chez les Kaamba (gan) du Burkina Faso, FARMA Bamoussa
- 5- Le polyandron, résidence factice du défunt numbado spiritualisé, LOUARI Dieudonné Yendifimba
- 6- Figures tombales d'Orient, KOUAKOU Jean-Marie
- 7- La tombe lieu de rencontre – du conte oral au cinéma au Nigeria, UGOCHUKWU Françoise
- 8- Poésie, mémoire et douleur, ACHIE Arthur Modeste
- 9- Du discours rapporte au discours réfléchi: analyse énonciative de l'épitaphe tombale, DJOKOURI Innocent

DE LA NOTION DE CIMETIÈRE DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE : QUELQUES PERSPECTIVES GÉOCRITIQUES

ASSANVO-KADJO Abanlan Rosemonde
1^{ère} année de Doctorat

Université Paris-Est (Créteil)/Université Félix Houphouët Boigny (Cocody)

INTRODUCTION

Au nombre des réalités communes aux Hommes, celle de la mort pourrait être vue comme figurant parmi les plus représentatives ; elle est inscrite dans le destin de chaque Homme et Montaigne le souligne « le but de nostre carrière, c'est la mort »¹. De ce fait, si la naissance est un pôle de l'existence humaine, la mort se constate comme l'autre pôle.

Etre social, l'homme redoute la mort de son semblable car elle lui rappelle sa propre fin. Probablement, plus pour extérioriser et lutter contre l'angoisse que suscite leur propre mort que pour rendre hommage à la mémoire des défunts, les vivants ont imaginé et mis sur pied des rites et rituels autour de la mort dont le cimetière semble être l'aboutissement, le point culminant.

Selon les dictionnaires consultés², le mot cimetière a une origine grecque : *koimêtêrion* qui signifie "dortoir", "lieu où l'on dort " d'où dérive le mot latin : *cœmiterium* qui signifie également " lieu où l'on se repose". Déjà dans l'Antiquité, chacun de ces deux mots désignait « en Orient comme en Occident, un lieu funéraire³. » avant qu'au XII^{ème} siècle la version française "cimetière" ne soit utilisée dans « les livres pontificaux pour désigner le circuit ou l'aître qui entourait les lieux de culte et accueillait les corps des fidèles défunts.⁴ »

¹ Michel, De Montaigne, *Essais I*, Paris, Garnier-Flammarion, « Le grand livre du mois », 1969, chapitre XX, p. 124.

² Josette, Rey-Debove, Alain, Rey, (Dir.), *Le petit robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert-SEJER, 2011, p. 436 ; Alain, Rey, (Dir.), *Le grand robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert-VUEF, 2001, 2^{ème} édition, p. 146 ; Jacqueline, Picoche, (Dir.), *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2009, p. 110.

³ Michel, Lauwers, *Naissance du cimetière, lieux sacrés et terre des morts dans l'occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2005, p. 116.

⁴ *Idem*, p.115.

Au cours de son histoire, l'espace du cimetière a connu de nombreuses réformes⁵ pour devenir aujourd'hui le « lieu de sépulture collectif le plus habituel⁶ », c'est-à-dire un « espace architectural et paysager [dont] le cadastrage des concessions [est] destiné [...] à la vente⁷ » pour l' « ensevelissement des défunts⁸ ». Autrement dit, de nos jours, le cimetière est un espace délimité, (plus ou moins éloigné de l'espace habité) administrativement régi, abritant les morts et habité par les morts. Bien plus qu'un simple lieu d'ensevelissement, il est le signe concret de la présence "invisible" des morts parmi les vivants. Il peut être perçu comme le témoignage du passage sur terre de ces morts. D'où sa grande importance dans la société et son ancrage dans l'imaginaire collectif. La littérature, en tant qu'objet social, met en scène des sociétés, des cultures, des mœurs et des espaces. Mais un constat laisserait prétendre que celle-ci privilégie, dans sa manifestation, la représentation des "lieux de vie" au détriment des "lieux de(s) mort(s)" et cela semble être assez visible dans la Littérature africaine puisque dans de nombreuses œuvres issues de celle-ci, le cimetière est juste énoncé ou simplement absent. Cependant, sous cette apparente absence ne se présenterait-il pas, au contraire, comme un espace de référence mis en scène dans cette littérature ? A la lecture de nombreux textes africains, les espaces décrits semblent perdre au fil de la diégèse leur fonction première de réceptacle de la vie pour revêtir les caractéristiques du lieu du séjour des morts. Les conditions de vie et l'idéologie dominante transforment ces "biotopes" en lieux de "mort". Et cela, à travers un lent processus de désagrégation subtilement mis en place par les instances directrices. Une telle mise en scène suscite une nouvelle approche des mots "cimetière" et "mort", ces deux notions étant étroitement liées voire dépendantes l'une de l'autre car sans la mort, le cimetière ne serait qu'une notion vide de sens et sans le cimetière, la mort serait une réalité beaucoup plus abstraite.

La mort, d'une manière générale, désigne la fin de la vie – surtout lorsqu'il s'agit des êtres vivants : Hommes, végétaux et animaux. Elle est l'état dans lequel se trouve une personne dont les organes vitaux – en particulier le cerveau et le cœur – ont cessé de fonctionner. A côté de cette acception de base, d'autres se sont greffées comme la mort intellectuelle et la mort civile. Cette dernière, comme l'indique l'épithète qui la qualifie, est relative à l'ensemble des textes qui régissent la vie au sein d'une société organisée : le Droit. Elle consiste entre autre, en une privation de Droits, à l'affliction d'une « honte publique⁹ » conduisant à un statut social

⁵ Tantôt, il a côtoyé de près l'espace des vivants pour des raisons affectives, tantôt, il en a été très éloigné pour des questions d'hygiène.

⁶ *Idem*, p.117.

⁷ Philippe, Di Folco, (Dir.), *Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse, 2010, p.226.

⁸ *Idem*, p.225.

⁹ *Idem*, p.711

d' « indignité citoyenne ¹⁰ ». De manière concrète, il s'agit pour un Homme, bien qu'étant physiquement vivant, de perdre ce que l'on pourrait nommer la vie "civile" ; de ne plus exister sur le plan juridique. Au nombre des signes visibles d'une telle "mort" l'on peut citer la « confiscation de biens [l'] exclusion [les] suspensions professionnelles à vie ¹¹ ». A travers toutes ces actions, la personne sujette à ce genre de traitements perd sa qualité de citoyen et n'existe, de ce fait, plus vis-à-vis des Lois régissant la société à laquelle elle appartient.

La mort intellectuelle quant à elle, consiste à priver tout Être humain de jouir pleinement et en toute liberté de sa faculté de penser librement. De nombreux courants philosophiques, parmi lesquels le Cartésianisme¹², postulent que l'un des facteurs qui confirme à l'Homme son existence et lui donne une place de choix dans l'Univers reste sa faculté de penser. Cette faculté qu'il a d'interroger le monde qui l'entoure afin de mieux l'appréhender, lui octroie en plus de l'existence qu'ont de fait tous les êtres vivants, une autre, spirituelle, qu'il est le seul à avoir. Et le priver de cette faculté, revient à le réduire à néant ; à tuer ce qui fait son humanité. Ainsi, la mort civile et la mort intellectuelle sont-elles des morts "symboliques" en ce sens qu'elles ne touchent pas le corps en tant qu'entité physique, mais plutôt des réalités extérieures et abstraites qui, avec le corps, confèrent à l'Homme son existence, une existence pleine. Dès lors, l'acception du terme cimetièrre ne peut plus se limiter, selon la perception générale, en terme de lieu "interne" exclusivement réservé aux morts par la chair ou morts physiques.

En quoi le cimetièrre semble-t-il être l'espace de référence mis en scène par bon nombre d'écrivains africains depuis les indépendances jusqu'à nos jours? Quelles sont les caractéristiques de cet espace qui s'impose de plus en plus dans la Littérature africaine ? Quelles déclinaisons revêt-il ? Comment peut-il être comparable cimetièrre ? Comment se montre-t-il transcendant au fil des époques marquant l'historiographie de cette littérature ?

Cette réflexion menée à travers l'étude des romans *La vie et demie*, *Murambi : le livre des ossements* et *Terre ceinte*¹³, se propose d'abord de montrer que la plupart des

¹⁰ *Ibidem*

¹¹ *Ibidem*

¹² René Descartes (1596-1650). Le principe de la philosophie cartésienne est « *Cogito ergo sum* » : je pense donc je suis. Descartes la fonde à partir d'un doute ontologique dont les conclusions montrent que la seule chose dont l'Homme ne peut douter est le fait qu'il soit en train de douter, donc de penser. D'où la pensée comme « l'essence ou la nature » même de l'Homme. Voir René Descartes, *Le discours de la méthode*, Paris, Hachette et Cie, 9^{ème} édition, 1910, 133p.

¹³ Sony, Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, 191p. Ce texte figurera dans l'article sous les initiales LVD ; Boubacar Boris, Diop, *Murambi : le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000, 228p. Le titre

espaces fictionnels et/ou fictionnalisés de la littérature africaine ne sont pas uniquement des réceptacles de vie mais surtout des sources et des lieux de mort. Ensuite, elle présente les analogies concrètes et/ou abstraites qu'ils entretiennent avec le cimetière. Enfin, elle montre comment la Littérature africaine déterritorialise le cimetière de ses limites physiques actuelles pour le faire devenir un concept qui, par sa récurrence, tend à s'imposer comme un thème au sens de Trousson.

I- LA SOCIÉTÉ POST-COLONIALE FICTIONNALISÉE : BIOTOPE OU BIOCIDÉ

Le corpus choisit met en scène deux types de sociétés : l'une, fictionnalisée et une autre fictive. Cette partie, amorce de la réflexion, porte sur les caractéristiques vitales de celles-ci. Elle consiste à les analyser afin d'en relever les forces et les limites.

1- UN CADRE DE VIE MODERNISÉ

Qu'elles se déroulent dans des espaces réels (Rwanda) ou l'imaginaire (Sumal, Katamalanasia), les différentes histoires du corpus ont lieu après la période coloniale, après les indépendances.

Dans *Murambi*, les détails sur la temporalité diégétique sont clairs grâce à la présence de sèmes nomino-désignatifs et historiques précis tels que « Rwanda », « Kigali », « génocide » (p.11), « avril 1994 » (p.11, 16, 91), « miliciens Interahamwe » (p.15, 188), « Juillet 1994 », (p.91), « l'opération turquoise », le « FPR » et d'autres occurrences. Tous ces noms de lieux, dates, adjectifs, et dénominations font se dessiner l'Histoire du Rwanda, pays situé en Afrique centrale. Pour des raisons jusque-là non encore définies, ce pays a vécu trois mois de guerre civile à dominance génocidaire. Cette guerre politico-ethnique qui a fait des milliers de morts reste encore très vive dans l'esprit des Rwandais en particulier et de l'Afrique en général. En ce qui concerne *La vie et demie*, malgré le brouillage historique et temporel, elle est perceptible à travers ces expressions : « jeune nation » (p.34), la « fête de l'indépendance » (p.21). *Terre ceinte* quant à elle, par le thème qu'elle traite- à savoir le terrorisme religieux¹⁴- rend

de ce texte sera mentionné sans son extension dans l'article ; Mohamed Mbougar, Sarr, *Terre ceinte*, Paris, Présence Africaine, 2014, 258p.

¹⁴ Actes de violence (conquêtes, crimes, guérillas) perpétrés par des groupes se réclamant d'une religion donnée (et agissant en son nom) dans le but d'imposer leur vision radicale de la religion à la société. Des actes de violences religieuses marquent l'Histoire de plusieurs religions. Cependant, à

visible sa temporalité diégétique post-coloniale. Ainsi, sont mis en scène dans ces trois romans d'anciens espaces coloniaux.

À travers la colonisation, il s'est agi, d'une manière générale, d'apporter aux espaces colonisés, des outils de gestion de même que des infrastructures qui amélioreraient leur cadre et leur niveau de vie. Au nombre de ces outils de gestion et infrastructures, il y a la politique moderne¹⁵, l'armée, l'administration, l'école, les hôpitaux. La politique, l'armée et l'administration ont pour but d'organiser et d'exercer le pouvoir étatique au sein de la société. En tant que part d'héritage de la colonisation, ces différents éléments ont pour mission d'élever ces sociétés "primitives" au statut d'Etat-nation qui serait le niveau le plus élevé et le plus accompli de toute société humaine. L'hôpital vient apporter l'espérance de la longévité à travers la modernisation du système sanitaire et hygiénique tandis que l'Ecole est à la fois moyen d'instruction et instrument d'éveil des consciences.

Fortes de tous ces outils et moyens, les sociétés post-coloniales se présentent, après leur accession à l'indépendance, comme des espaces beaucoup plus favorables à la vie.

Qu'en est-il des sociétés décrites dans notre corpus ?

En tant qu'anciens espaces coloniaux, le Sumal, la Katamalanasia et le Rwanda ont hérité de ces outils et moyens occidentaux. Les textes les présentent tels des pays dotés d'une organisation politique dont le pouvoir est confié à un "élu" à qui incombe la tâche de trouver et de mettre en place différentes stratégies de développement. Ce projet se matérialise par la construction de voies bitumées, de

partir du XXème siècle, notamment avec de nombreux groupes se réclamant de la religion musulmane, ces actes de violences ont revêtu des formes plus tragiques, atteint des proportions beaucoup plus grandes et se sont mués en actes terroristes sous-tendus par une visée politique et touchent presque tous les continents. A titre d'exemple de quelques groupes islamistes nous pouvons citer : le Hezbollah, 1985, Liban ; le *Djihad islamique*, 1970, Palestine, *Al-Qaida*, 1988, Palestine ; *Boko Haram*, 2002, Nigéria. Du fait de l'envergure des actes de ces groupes "islamistes" la question du terrorisme religieux a fini par devenir l'un des sujets d'actualité internationaux les plus contemporains. Après avoir déferlé la chronique au niveau de la presse, cette question se fraie un chemin dans le domaine universitaire où des réflexions lui sont consacrées. Voir Noam Chomsky, *Autopsie des terrorismes : les attentats du 11 Septembre et l'ordre mondial*, Marseille, Agone, 2011 ; Nafeez Mosaddeq Ahmed, *La guerre contre la vérité*, Paris, Demi-Lune, 2006 ; Olivier Roy, *L'islam mondialisé*, Paris, Seuil, 2004. Un colloque intitulé "Figures et figurations des terroristes : enjeux postcoloniaux" est également organisé autour de cette question par la société française générale de littérature comparée les 23-24 mars 2017 à l'Université Sorbonne nouvelle-Paris 3 plus d'informations sur le lien suivant : http://www.fabula.org/actualites/colloque-figures-et-figurations-des-terroristes-enjeux-postcoloniaux-les-23-24-mars_73440.php.

¹⁵ Par "politique moderne", nous entendons la gestion de la cité selon le modèle occidental.

villas modernes, d'hôpitaux et d'écoles. En Katamalanasia, le projet de développement ne se limite pas aux seules grandes villes, il rejoint les contrées les plus reculées telles que le Darmellia, le territoire forestier des pygmées qui en plus, se voit doté « d'une base militaire essentiellement pygmée » (LVD p.102). Toutes choses qui concourent à la modernisation et l'amélioration du cadre de vie

Sur le plan technique donc, il ressort que la plupart des espaces décrits dans la littérature africaine, notamment ceux de notre corpus, se présentent comme favorables à la vie. Ils réunissent presque toutes les structures et infrastructures concourant au bien-être de leurs différentes populations.

Cependant, le bonheur ne provient-il que de l'unique satisfaction des besoins matériels ? Qu'en est-il des valeurs morales qui sous-tendent ces sociétés ?

2- DES SOCIÉTÉS EN PERTE DE VALEURS MORALES

Les incipits des trois romans posent, de prime abord, l'atmosphère générale de leurs histoires. Écrits dans un style à la fois elliptique et emphatique, ils annoncent chacun un événement à venir dont le point commun est une atmosphère tendue, délétère.

Terre ceinte, par exemple, dès l'ouverture, entraîne le lecteur sur « l'immense place de l'Hôtel de ville » de Kalep qui s'apprête à accueillir un événement important à en croire les « longues processions d'ombres » constituant « la foule [...] qui attendait depuis les aurores » (P.11). Mais quelle surprise pour ce dernier – le lecteur- de constater que l'événement qui suscite autant d'intérêt chez les Kalepois (ils attendent depuis l'aube un événement prévu pour dix heures !) n'a aucun rapport avec la vie ni la réjouissance. Il s'agit d'une exécution. Les habitants de Kalep, avec à leur tête le Capitaine Abdel Karim, conduisent à la mort deux des leurs dans une atmosphère à la fois festive et théâtrale :

- *Salamu Aleikum*, peuple de Kalep, je vous salue. [...] Vous savez ce qui m'amène, et je ne serai pas long. Je voulais simplement rappeler que quiconque transgressera la Loi fondamentale d'Allah *Subhanahu Wa Ta'Ala* et de son prophète *Mohamadu Rassululah*...
- *Sallalahu 'Alayhi Wa Sallam*, coupa la foule, d'une seule voix profonde.
- ... [...] Ne l'oubliez jamais, et que nul ne s'avise de penser que les critiques venues d'Occident, qui considèrent la Loi comme une barbarie...
- *Astaghfirullah*, murmura la foule.

- ... que nul, poursuivit-il [...]. Qu'Allah fasse régner la Paix ! *Allah akbar ! Allah akbar !*
- *Allah akbar, Allah akbar ! Vive la Fraternité ! scanda la foule, transie.*

Au même moment, derrière Abdel Karim, les hommes armés levèrent leurs fusils au ciel et tirèrent. Les détonations se mêlèrent aux cris ; et tout ce bruit formidable, fait de la voix humaine et de la voix de la machine, monta vers un Dieu que l'on acclamait et que l'on criblait de balles. (pp. 12-14)

La ponctuation de ce dialogue – entre le capitaine Abdel Karim et les Kalepois – marqué en priorité par les points de suspension ne traduit pas un discours déstructuré voire fragmenté dans le sens d'une incapacité du locuteur de donner toute l'information souhaitée. Bien au contraire, elle souligne une parfaite symbiose des idées des deux interlocuteurs ; symbiose qui rend l'un capable d'anticiper les réactions de l'autre. Toute chose qui justifie la complicité dans l'acte qu'ils s'appêtent à poser. D'ailleurs, un peu plus loin dans le texte, l'on apprend que le peuple ne soutient pas son chef, le bourreau en titre, que par le biais de répliques, il lui arrive de tuer lui aussi (p. 45).

La vie et demie s'ouvre également sur une scène quelque peu semblable, celle de l'exécution, cette fois-ci privée, d'un homme par le Guide Providentiel. Cet « homme », encore appelé « la loque-père » (P.12), est Martial, l'opposant public numéro un du Guide. Dans ce texte, contrairement au premier cité, la banalisation de la mort ne vient pas de la complicité et de la proximité entre le peuple et son souverain face à la mort mais dans la manière dont elle est pratiquée. Le Guide Providentiel tue Martial (et plus tard, d'autres personnes) avec « le couteau qui lui ser[t] à déchirer [...] la viande vendue aux quatre saisons [...] et s'en retourn[e] à sa viande des quatre saisons qu'il coup[e] et mang[e] avec le même couteau ensanglanté. » (P.11-12). Cet extrait montre comment, pour le guide, tuer et se nourrir se trouvent sur le même axe paradigmatique. Pour lui, humaine ou animale, toutes les viandes sont les mêmes et, c'est probablement pour le souligner que les exécutions ont toutes lieu au cours de ses repas, « entre deux bouchées de viande vendue aux quatre saisons » (p.41) ; passant d'un acte à l'autre sans transition aucune, mêlant la vie à la mort, les réunissant, les fondant dans des éléments du quotidien tels que le couteau et la fourchette.

Cette banalisation de la mort atteint son paroxysme dans *Murambi*. Au sein de ce Rwanda à l'orée d'une situation sociale conflictuelle qui semble inévitable, le fait de tuer passe pour normal au point même de devenir un devoir, un « travail » (p.29) qui

consiste à « juste aligner les Tutsi aux barrières et à les tuer » (p.33), une tâche quelconque qu'il faut accomplir avec le plus grand professionnalisme.

La promotion de la mort est faite avec un enthousiasme déconcertant au sein de ces trois espaces. Ôter la vie d'autrui y est légitimé au point de donner naissance à de nouvelles professions : « égorgeurs » (*Murambi*, p. 47), « tueurs », à de nouveaux statuts sociaux : les « pas-tout-à-fait-vivants » (*LVD*, p.17), les « à-surveiller », les « à-fusiller » (*LVD*, p.29), les « près-à-mourir, les va-pas-s-'en-tirer, les entiers, les moitiés, les membres, les morceaux » (*LVD*, p.40); et est même perçu comme une source d'opportunités : « mes sœurs hutu, faites-vous belles, les soldats français sont là, vous avez votre chance, car toutes les jeunes filles tutsi sont mortes ! » (*Murambi*, p.170). Les cérémonies de réjouissance telles que les mariages, les fêtes, les anniversaires y sont rares voire inexistantes et lorsqu'elles ont lieu, elles sont en l'honneur des dirigeants alors que le peuple est brimé.

Si la mort n'a plus cette dimension sacrée qui suscite à la fois la crainte et le respect, c'est parce que la vie humaine a elle-même perdu toute valeur dans ces espaces ; elle y est "désacralisée".

La personne humaine est traitée sans aucun respect, ses droits les plus élémentaires sont foulés aux pieds. Dans de pareilles circonstances, le peuple ne peut que vivre dans l'humiliation, supporter des avanies et ce, sous prétexte que tout cela contribue à son bien. C'est ainsi que Ndey Joor Camara (*Terre ceinte*), jeune dame mariée et mère de trois enfants, est publiquement traitée de « çaga (putain) », « trainée », « chienne » (p.65), « souillon » (p.66) avant d'être battue par un militaire. Son crime est d'être sortie dans la rue sans se recouvrir la tête d'un voile. Cette correction infligée à Ndey Joor devant des adultes et les enfants du voisinage vise, d'une part, à lui rappeler les lois de sa religion, de sa société et son rôle d' « exemple [... vis-à-vis de ses] jeunes sœurs » (p.64). D'autre part, elle sert à dissuader toute velléité de transgression de ces lois. Ces actes de violence physique ne sont rien que le résultat de la perception morale de la notion d'Homme qui se dégage au sein de ces espaces. L'Homme y est vu comme une « forme [...] qui ressembl[e] à [un] corps humain » (*Terre ceinte*, p.14), « un poteau de viande » (*LVD*, p.11), une « loque » (*LVD*, p. 12), des « moitiés , [des] morceaux, [...] des lambeaux de viande exsangue » (*LVD*, p. 41), une « viande saignée » (*LVD*, p. 46). Ce relevé textuel laisse voir une destruction par émiettement de la personne humaine ; elle est, l'on pourrait dire, "dépecée " pour n'être réduite qu'à son enveloppe charnelle, qu'à la matière. Le point culminant de cette perception est atteint dans *Murambi* à travers une zoomorphisation claire de l'Homme, celui-ci est perçu comme un « *Inyenzi* (cafard) » ; perdant de ce fait son statut d' "être supérieur" sur l'échelle de la nature pour se voir relégué à celui des animaux. Tous ces termes traduisent la profonde déshumanisation dont il est l'objet.

Ainsi, le Rwanda, le Sumal, la Katamalanasia et, par ricochet, l'espace de la littérature africaine, se présentent-ils comme un espace qui, grâce à son contact avec la civilisation occidentale, s'est doté de moyens et techniques capables d'offrir à leurs habitants des cadre et niveau de vie meilleurs. En revanche, si le bonheur semble découler de toutes ces stratégies de développement, il n'est que de l'ordre du matériel. Sur le plan moral, tout semble plutôt être mis en œuvre pour leur offrir les pires conditions de vie qui soient, mieux, de les tuer.

II- L'ESPACE FICTIONNEL AFRICAIN : LE KOIMÊTÊRION INTÉGRAL

Après une analyse qui a révélé le caractère fortement biocide des sociétés mises en scène dans la littérature africaine, cette partie de la réflexion montre comment ces sociétés, de ce fait, entretiennent des analogies avec le cimetière. L'adjonction de l'épithète "intégral" au mot cimetière est faite pour souligner qu'il s'agit de retrouver la présence du cimetière sous toutes ses formes, de la plus concrète à la plus abstraite voire la plus symbolique au sein de notre corpus.

1- LE CIMETIÈRE PHYSIQUE

Dans les sociétés de la littérature africaine, les gens meurent par millier et ce pour diverses raisons ; à un point tel que la mort en masse semble caractéristique de celle-ci. Elle devient l'une des principales pourvoyeuses de cadavres pour le cimetière que sont ces sociétés. Les facteurs de ces morts massives, en dépit de leur diversité, proviennent, à voir de plus près, de la même source à savoir la boulimie financière et la mauvaise gestion du pouvoir politique et administratif.

La force et les armes peuvent être considérées comme l'un des moyens les plus prisés, voire les plus efficaces pour accéder au pouvoir dans ces sociétés. Une fois acquis donc, celui-ci se conserve jalousement au point de ne plus être perçu comme une fonction transitoire, une charge que l'on exerce pour une durée déterminée précise et dont l'on se sépare le terme échu afin de le confier à une autre personne. Dans *La vie et demie* par exemple, le Guide Providentiel conserve le pouvoir jusqu'à sa mort, son successeur le Guide Henri-au-Cœur-Tendre, après six ans quatre mois six semaines de règne est assassiné et son successeur n'est nul autre que le Guide Jean-Oscar-Cœur-de-Père, son assassin et « quart de frère » (P.126). Ce dernier se donne la mort suite à des hallucinations et laisse le pouvoir aux mains de son fils Jean-Cœur-de-Pierre. Celui-ci le conserve pendant quarante ans avant d'être assassiné à son tour. Après lui, le pays connaît une succession effrénée de guides qui meurent assassinés.

Le capitaine Abdel Karim quant à lui éprouve un attachement farouche à Kalep, la ville qu'il dirige. Sous ce rapport les extraits suivants sont instructifs : « Kalep constituait un bastion stratégique irremplaçable dans la lutte de la Fraternité contre l'armée du Sumal. » (*Terre Ceinte* p.96), « lorsqu'ils [le capitaine Abdel Karim et son armée] l'avait prise, il y a quatre ans, elle était sale, impure, possédée par le diable, abandonnée de Dieu [...]. Son cœur frémissait encore au souvenir du spectacle qu'ils avaient trouvé en arrivant [...]. Il était fier de ce qu'ils avaient réussi à faire de cette ville [...] qu'il ne fallait surtout pas abandonner à l'ennemi, fallût-il périr. Lui vivant, Kalep ne serait pas abandonnée à l'ennemi. Il en avait fait le serment devant Dieu [...]. Cette ville, il l'avait élevée, façonnée, rebâtie. Il lui avait donné un visage nouveau, vrai, respectable et honorable. Cette garnison était la sienne¹⁶. » (p.90-96). Ainsi pour Abdel Karim, Kalep est une ville qu'il suppose avoir sauvé d'un destin semblable à celui des villes de Sodome et Gomorrhe en y imposant le respect strict de l'islam radical ; une ville à laquelle il a redonné un avenir on ne peut plus radieux, à la sueur de son front, aux vibrations de son cœur, de ses convictions et à la force de ses muscles. Elle est donc Sa propriété et ne souhaite que rien ni personne la ramène sur le chemin de la damnation.

Ainsi, d'un pouvoir supposé à la base démocratique, l'on bascule dans une dictature épousant les couleurs de l'autocratie. En effet, pour la plupart des dirigeants de ces sociétés, le pouvoir se conserve et ce, le plus longtemps possible. Pour ce faire, ceux-ci ne s'imposent aucune limite dans leurs actes : complots, arrestations abusives, assassinats commandités, guerres civiles, tous les moyens sont bons pour mettre hors d'état de nuire les présumés conspirateurs. Une telle situation crée une atmosphère délétère qui ne peut que produire la mort (au sens propre comme au sens figuré).

Les sociétés de notre corpus, notamment le Rwanda et la Katamalanésie, sont de gigantesques cimetières en dépit de l'absence matérielle de sépultures. Dans le Rwanda tel que le décrit Boris Diop, par exemple, l'on passe en quelques « jours de terreur » (*Murambi* p.61) d' « une dizaine de morts [à] des milliers de morts » (p.58). Le décompte exact des cadavres qui peuplent désormais cet espace est difficile à faire. Les avis des témoins et survivants varient « entre vingt-cinq mille et trente mille cadavres » (p. 95), « cinquante mille et soixante mille morts » (p. 103) ou encore « soixante-cinq mille » (p. 95) morts. Face à tous ces points de vue divergents, une seule chose est sûre et se dégage distinctement : les macchabées sont désormais l'unique spectacle qu'offre le paysage de cet espace à tout touriste. Il semble impossible de sillonner le Rwanda sans en rencontrer. Ce sont des « dizaines de milliers de corps en putréfaction [qui] jonchent les rues, les lieux de culte et les

¹⁶ Nous soulignons les parties mises en italique.

édifices publics » (p. 45), « des monceaux de cadavres » (p. 86) à perte de vue après ces quatre mois qu'aura duré cette guerre fratricide. Ajouté à cela, le champ lexical de la mort constitué des occurrences suivantes qui parsèment le texte : « assassiner », « tueurs », « tueries », « holocauste », « morts », « cadavres », « génocide », vient corroborer l'idée de cette grande quantité de perte en vies humaines au sein de cet espace et par ricochet son analogie avec le cimetière. En Katamalanasia également, la mort en masse est le lot quotidien du peuple et ce, au fil des différents gouvernements politiques. Cette situation est d'autant plus alarmante que le pays n'est pas systématiquement en guerre comme c'est le cas au Rwanda. Tous ces morts sont le résultat des lubies des présidents. Au cours du règne du Guide Providentiel, « le compteur enregistreur des fusillés marquait entre quatre et cinq cents par jour les deux premiers mois qui suivirent l'arrestation de Martial » (LVD p.29) son principal ennemi. Toutes ces personnes mortes au nom de « la cause du pays » (p.29) sont accusées d'avoir une quelconque affiliation avec l'ennemi public numéro un de la Katamalanasia. En plus, l'armée a l'ordre irrévocable « d'ouvrir le feu sur la multitude » (p.40) lorsqu'au cours des différentes manifestations publiques, le peuple ne se montre pas solidaire de la cause du Guide. Lorsque ce dernier interdit la couleur noire sur toute l'étendue de son territoire, c'est encore le peuple qui paye un lourd tribut. Le quartier de Mouando, censé abriter le groupe ethnique le moins solidaire du Guide ne connut pas de survivants car « les chars étaient passés au petit matin et avaient fait une boue inhumaine de tous les habitants. » (p.45). Des années plus tard, sujet à des hallucinations au cours desquelles il prétend avoir vu Martial (qui ne cesserait de le hanter depuis sa mort) dans un hôtel, le guide le fait détruire sans prendre le soin d'en faire évacuer les occupants, tuant pour cette seule raison « les sept cent soixante-douze clients, cuisiniers, servants, servantes et expatriés[...] qui occupaient l'hôtel. » (P.70). Mais le peuple n'est pas au bout de ses peines. Après l'interdiction de couleur par le passé, sous le règne du Guide Jean-Oscar-Cœur-de-Père, c'est la restriction du vocabulaire qui signe l'arrêt de mort du peuple katamalanasien lorsqu'il « ordonna qu'on fusillât sans procès tout propriétaire de la langue et des lèvres » (p.133) qui prononce le mot "enfer". Les principales victimes de cette "loi" proviennent essentiellement du milieu religieux avec comme coup d'envoi l'exécution de « l'évêque [...] Dominique Roshimanito, qui n'écoutait jamais la radio nationale et qui avait dit le mot "enfer" dans son sermon » (p.133). A sa suite, ce sont quelques « quatre cents soixante-douze prêtres et pasteurs » (p.133) qui meurent dans l'exercice de leur fonction qui les oblige à prononcer le mot interdit. Cependant, le peuple lambda n'est lui non plus pas épargné, l'armée n'hésite pas à tirer sur « la foule aux obsèques de l'évêque Dominique Roshimanito où les gens avaient chanté : *Seigneur reviendras-tu*, où le mot "enfer" revenait dans tous les couplets » (p.133). Et, puisque la satisfaction semble être un idéal, donc difficile à atteindre, il n'est pas

étonnant que ce seul interdit ne satisfasse pas les caprices des dirigeants qui les multiplient à leur guise. « La liste des interdits s’allonge [...] rapidement et [qu’]on arriv[e] à une forêt d’interdits où les gens crèv[ent] mangés par le lion de la cruauté » (p.135).

Outre ces lubies “excellentielles”, cette situation de mort en masse atteint son paroxysme en Katamalanasia avec la « guerre de Martial » (p.176) qui dure plus d’une décennie et dont les morts se comptent par millions du fait de la technologie utilisée. En lieu et place des armes blanches utilisées au Rwanda, la Katamalanasia, au cours de cette guerre, opte pour des armes nucléaires qui réduisent à néant hommes, animaux et végétaux¹⁷.

Au total, les sociétés décrites dans le corpus sont non seulement de véritables machines de distribution de la mort, des champs de bataille acharnée, mais aussi et surtout des espaces réceptacles d’un nombre hallucinant de macchabées.

S’il est vrai qu’il y a toujours des survivants même aux guerres les plus meurtrières et que « personne ne peut tuer tout le monde » (*Murambi* p.203), comment un tel pouvoir tue-t-il ces personnes qui ne trépassent pas par les armes ?

2- LA NÉCROPOLE DES IDÉOLOGIES

La philosophie dans sa quête de la compréhension du monde a démontré que l’un des traits caractéristiques de l’Homme reste et demeure la faculté qu’il a de penser. En dépit des critiques dont elle a fait l’objet, cette thèse promulguée par des philosophes tels que René Descartes et Blaise Pascal a su s’imposer tout au long de l’histoire de l’humanité. La réflexion, en effet, est l’acte par lequel l’esprit porte une analyse critique sur un fait, une question, une idée. Par la pensée, l’Homme se construit des idées, les expose ; il a également la possibilité d’évaluer celles de ses semblables, de les critiquer ou au contraire de les approuver ; il interroge le monde qui l’entoure afin de mieux le comprendre et entre pleinement en interaction avec ses semblables. Elle est un acte important car elle lui permet d’affirmer son existence au monde autrement que par la seule immédiateté de son existence empirique. Occulter donc à l’Homme la pensée revient à lui retirer sa vie psychique

¹⁷ Il s’agit d’une part de mouches fabriquées en laboratoire dont le venin plus dangereux que celui d’un serpent foudroie en quelques secondes celui qui le reçoit et d’autre part, de « vibrations meurtrières » (p.187) qui enflamment la terre avant de la faire fondre.

Si le point précédent montre les ravages de la mort physique au sein des sociétés du corpus, force est de souligner que la mort intellectuelle est beaucoup plus destructrice puisqu'elle touche TOUT le peuple, c'est-à-dire aussi bien ceux que la mort physique finit par emporter que ceux qui arrivent à lui échapper : tout le peuple, d'une façon ou d'une autre est mort intellectuellement.

Le premier signe visible de cette mort abstraite est la mise en veilleuse de la réflexion et son corollaire le mutisme. La Katamalanasia, le Sumal et le Rwanda refusent catégoriquement la liberté d'expression. Il n'y règne qu'une seule opinion, celle de la personne ou du groupe de personnes dirigeant ces espaces. Seuls les dirigeants s'octroient le droit d'exprimer et surtout d'imposer leurs idées. Le peuple doit se contenter de suivre, tels des moutons de Panurge, au risque de perdre la vie. Dans *La vie et demie*, le Guide Providentiel est très formel : « on ne pense rien du Guide Providentiel. C'est la loi. La première loi. » (P.51). Une telle déclaration est sans équivoque ; plus qu'une simple déclaration. Plus qu'une simple mise en garde, en tant que "première loi" elle se pose comme le fondement même de la société katamalanasienne. La situation semble beaucoup plus critique au Sumal : pour Abdel Karim, le chef de l'armée islamique qui gère la ville de Kalep, Dieu a déjà tout pensé pour le bonheur de l'Homme. Ses pensées sont consignées dans les Saintes Ecritures. Pour les questions qu'il aurait omises, lui, Abdel Karim et son groupe armé détiennent les solutions. En pareilles circonstances, le peuple n'a qu'une seule chose à faire : respecter à la lettre la Loi divine. Cet extrait : « Rappelez-vous, habitants de Kalep, que la Loi est la Voie du Salut. Ne l'oubliez jamais, et **que nul ne s'avise de penser** que les critiques venues d'Occident, qui considèrent la Loi comme une barbarie [...] **que nul ne s'avise de penser** que ces critiques puissent être vraies. » (p.13) traduit, à travers la répétition et l'insistance, la défense absolue d'envisager un point de vue autre que celui de la "Loi". Par le recours aux menaces, il engourdit les esprits tout en laissant clairement au peuple le soin de comprendre qu'il a intérêt à éteindre sa lumière spirituelle personnelle et à marcher en suivant celle qui lui est imposée. Et, de fil en aiguille, puisque la réflexion et la parole ont un lien, cette paresse intellectuelle dans laquelle le peuple est introduit génère à son tour une apathie à l'endroit du langage. Le peuple finit par adopter une attitude passive vis-à-vis de la parole. Or, comme le souligne Chaïdana dans *La vie et demie*, quand un Homme « ne parle pas, [il] meur[t] lentement du dedans [...] jusqu'à la surface [et] ne reste[...] de [lui] que l'épluchure, l'enveloppe. Quand [il] parle, [il] se contien[t], [il se] cerne » (p.100). Pour ceux qui s'expriment afin d'éviter ce tombeau intellectuel ou

pour en sortir¹⁸, le poteau d'exécution et les armes viennent leur rappeler que les morts ne décident de rien et, de surcroît, n'ont pas droit à la parole.

Dès lors qu'il trépassé, le mort ne prend aucune décision le concernant et quand bien même il aurait spécifié ses dernières volontés avant de mourir, il n'est pas évident que celles-ci soient respectées à la lettre ou que tout se passe comme il l'aurait voulu ; car c'est aux vivants que revient la charge de les mettre en œuvre et le risque de laisser leur sensibilité personnelle s'insinuer dans l'exécution de cette tâche n'est pas à négliger. Nombreux sont donc les cas où les vivants se sont retrouvés à « ajouter ou retrancher quelque chose aux morts » (LVD p.78). Ainsi, réellement, les morts ne décident de rien, c'est aux vivants qu'est dévolue cette fonction. Pourtant, comme nous venons de le montrer, au sein des sociétés de notre corpus, les seules personnes à décider sont les dirigeants. Dès lors, on peut les considérer comme les seuls vivants, par conséquent ce sont eux qui gèrent la société. Leur pouvoir de décision est sans limite concernant ces "cadavres" qu'ils gouvernent et s'applique en toutes circonstances. Ils décident, non seulement de choses aussi insolites telles que le style vestimentaire de leurs peuples ou encore des couleurs ayant ou non le droit de cité, (LVD, P.144, 45) mais de choses aussi capitales comme le moment et la manière dont un membre de ces peuples doit mourir. Ainsi, dans *La vie et demie*, devant l'entêtement de Martial à refuser de mourir, le Guide « pensa à une de ces gammes de poisons dont il se servait quand il avait eu pitié d'une loque et qu'il avait décidé de lui accorder la grâce d'une mort en vitesse » (p.15). Voulant en finir avec cette séance qui s'éternisait, il déclare à Martial : « pour un chiffon d'homme comme toi qui a blessé la République d'une vingtaine de guerres civiles, la mort au champagne devient un hommage. Je te la donne à contrecœur » (P.15). Quelques années plus tard, c'est au tour de Jean Apocalypse, l'arrière-petit-fils de Martial de subir à peu près le même sort. Le Guide Félix-le-Tropical le fait convoquer pour lui annoncer sa mort prochaine et lui expliquer les motivations de celle-ci : « si je te tue, c'est pour prendre ton cœur [...] et [tes] reins [...] [ton] sang aussi [...] ce fameux sang de Martial » afin de « fonctionner avec » (p.162-164).

Une telle gestion du pouvoir illustre bien la définition que Marc Alain Descamps donne du cimetière. Pour lui, « le cimetière est la ville des morts installée par les vivants¹⁹ », une "ville" dans laquelle « la liberté individuelle n'existe pas [et où] l'ordre

¹⁸ Certains ministres rwandais (fussent-ils du même groupe ethnique que les bourreaux), les "gens de Martial" (LVD), ou encore le docteur Malamine Camara et ses compagnons (*Terre ceinte*).

¹⁹ Marc - Alain, Descamps, *Les expériences de mort imminente et l'après-vie*, Labège, Ed. Dangles, 2008, p. 251-252

et l'organisation doivent faire ressentir la présence de la fatalité.²⁰ » et étaye par la même occasion l'analogie faite ici entre ces deux espaces.

Comparé à toutes ces actions, l'acte fort qui consacre de manière univoque ces sociétés en cimetières de la réflexion est posé dans deux textes de notre corpus. Il s'agit de la mort de la réflexion et de sa manifestation permanente par le feu. L'autodafé pratiqué dans *La vie et demie*²¹ et dans *Terre ceinte*²² montre clairement la position des dirigeants de ces espaces face à l'acte de la pensée comme faculté individuelle libre et indépendante. Il s'agit en effet, pour eux, en brûlant ces milliers de livres, de faire comprendre une fois pour toutes au peuple que la réflexion, de même que son expression sous quelque forme que ce soit, est un acte indésirable au sein de leurs sociétés. Pire qu'il soit antérieur ou contemporain, tout comme l'Homme, il mérite la mort quand il s'éloigne de la ligne directrice sociale. Cependant, il est important de souligner qu'un tel acte ne vise pas à tuer de manière unilatérale le Savoir, au contraire, une telle vision aurait été absurde et mettrait à mal cette politique qui prône l'idée que le Savoir est le seul apanage des dirigeants. Ce sont plutôt sa pluralité, sa liberté et sa diversité qui lui sont refusées, niées; n'offrant de la sorte au peuple qu'une seule et unique alternative : suivre à la lettre les lois qui lui sont imposées. De ce fait, la place sur laquelle a lieu l'autodafé dans *La vie et demie* devient très symbolique. "Tuer" le Savoir libre sur la "place des Bâtards" est un acte qui consiste à le ramener à sa place de "bâtard", d'illégitime car né de divers esprits (sur lesquels l'on n'a pas toujours de contrôle); en tant que tel, il est sans valeur ni intérêt ni d'aucune utilité que ce soit. Alors il n'a pas droit de cité.

Le peuple se retrouve pris dans un cercle vicieux, une sorte d'engrenage dans lequel la réflexion et la parole (l'expression de la réflexion) sont soit interdites soit présentées comme sans importance. Dès ce moment, la société se transforme en un vaste cimetière qui ensevelit toutes ces réflexions, toutes ces idées, toutes ces opinions, toutes ces paroles étouffées, tuées dans l'œuf; une société dans laquelle en dehors des murmures qui deviennent l'ultime alternative, règne la même atmosphère que celle des cimetières : le silence, un silence lourd que de temps à autres, une révolte, tel le cri d'un oiseau traversant le ciel, vient troubler.

²⁰ Idem, p. 251

²¹ Le guide Jean-Oscar-cœur-de-Père, dans la mise en application de la censure du mot "enfer" en Katamalanasia fait « jeter au feu allumé pour la circonstance, place des Bâtards, tout livre, tout document, tout bout de papier où serait écrit, en quelque langue que ce fût, le mot "enfer" » p.134

²² Le capitaine Abdel Karim suite à la publication d'un journal clandestin dont la ligne éditoriale critique la gestion du pouvoir à Kalep fait brûler tous les livres de la bibliothèque nationale du Sumal.

3- LES MÉTAPHORES DU CIMETIÈRE

Les points précédents ont montré comment les sociétés de la fiction littéraire africaine se présentent comme des terres qui engloutissent aussi bien la chair que les idées de leurs habitants. Dans celle qui s'ouvre, il s'agit de retrouver, au-delà de l'approche tangible, toutes les stratégies par lesquelles ces sociétés font également allusion au cimetière.

En tant que terre réservée à accueillir des cadavres, le cimetière se présente comme l'espace de la désagrégation par excellence. C'est sa vocation de porter en son sein toutes les étapes liées à la décomposition du cadavre. Cela semble expliquer pourquoi, après la cessation de la vie, le mort est soit rapidement mis en terre soit, conservé en l'état grâce à la thanatopraxie²³ jusqu'à l'ensevelissement. Tout se passe comme si ce processus de décomposition du mort ne doit pas avoir lieu au sein de l'espace de vie, dans l'espace habité par les vivants, mais doit obligatoirement se faire au fond de la tombe, dans le sein de la terre du cimetière, espace qui lui est réservé. Et, puisque la désagrégation et la décomposition du corps appellent le pourrissement, le cimetière est par ricochet un espace dont le sein est caractérisé par la puanteur. Sous l'apparence saine et soignée qu'il offre, il n'est en réalité, de l'intérieur, qu'un espace putride.

La putrescence comme caractéristique du cimetière est perceptible dans les sociétés du corpus sur le plan moral. La pègre et la corruption issue de la mauvaise gestion du pouvoir polluent fortement ces sociétés qu'elles font puer d'autres odeurs telles l'immoralité, ou encore le stupre. La Katamalanasia se transforme en une société débauchée à cause de la folie des guides qui s'y succèdent. La mort, telle une épée de Damoclès, est en permanence suspendue, prête à frapper. Pour sauver sa peau donc, lors de la promulgation de chaque nouvelle loi ou décret, tous les compromis sont envisageables. C'est ainsi que le taux de natalité des enfants bâtards atteint son pic les années qui suivent l'arrestation de Martial. Le Guide Providentiel, dans le but de marquer d'une manière forte son hostilité à toute révolte, veut qu'en plus de Martial et de sa famille, soient également mises en arrêt toutes les femmes qui auraient eu une quelconque liaison amoureuse avec ce dernier. Si certaines suspectes acceptent volontairement des relations sexuelles avec les personnes chargées de l'exécution de cette mission afin d'être épargnées, les bourreaux – et plus tard tous les hommes – finissent par voir en ce décret un excellent moyen d'harcèlement et de viol qu'ils utilisent sans modération et en toute impunité. Car, quiconque dénonce une maîtresse de Martial agit en faveur du peuple, mais toute femme qui refuse de céder

²³ La science de la thanatopraxie permet à travers des techniques d'embaumement, de retarder la décomposition des corps ; de les garder "frais" et intacts.

aux sollicitations charnelles d'un homme peut rapidement devenir une maîtresse de Martial. Le summum de cet état de déprivation est atteint avec le guide Jean-Cœur-de-Pierre à travers l'instauration de sa "semaine des vierges". Il s'agit d'un rituel d'accouplement-reproduction auquel il s'adonne annuellement. Ce rituel vise deux objectifs à savoir satisfaire la libido du guide mise en veille durant une année et lui assurer une descendance nombreuse. Il est inutile de préciser qu'après une année d'abstinence, celui-ci s'y adonne à cœur joie surtout que ce sont chaque année les cinquante vierges les plus belles et les plus farouches du pays, sélectionnées avec rigueur, qui lui sont réservées. L'extravagance de cette "semaine des vierges" réside en sa radio-télédiffusion en intégralité, en direct sur toute l'étendue du territoire. Une telle pratique vulgarise l'idée d'une sexualité débridée, retire au sexe son caractère intime au point de le banaliser ; elle est exécutée et promue par le Guide, celui-là même qui a à charge de faire régner l'ordre, la loi et la morale au sein de la société.

A côté de cet aspect charnel se dresse l'image d'une société financièrement et moralement corrompue. Dans *Murambi* par exemple, la guerre qui commence pour des raisons politiques se mue en une action intéressée. Les miliciens sont sollicités dans telle ou telle région pour le compte d'un ou de plusieurs mercenaires. Ils tuent avec beaucoup plus de zèle lorsque les pourboires sont élevés et par la même occasion, font tuer un maximum de personnes en faisant monter les enchères. L'acte de tuer prend la forme d'un service monnayable que les bourreaux rendent selon les règles de l'art et avec une grande conscience professionnelle au plus offrant. On peut lire dans cet extrait des pages 129 à 132 :

Partout où j'arrive, on dit aussitôt avec respect : "Ah ! C'est le docteur Joseph Karekezi", et tout se passe plutôt bien. J'ai dû aussi prendre contact avec les groupes d'Interahamwe les plus sérieux de Murambi. C'est qu'il y a du monde à cette Ecole technique. Nous avons besoin de bras là-bas dès demain. Le temps presse. [...] "Papa est là !" C'est ainsi qu'ils [les miliciens] m'ont surnommé. Ils m'aiment, car je les ai toujours aidés. On leur a dit : " le docteur qui a l'usine de thé donnait beaucoup d'argent en secret !" Je suis toujours sur le terrain depuis le début de la guerre et ils savent aussi que je ne plaisante pas avec le travail. Et, naturellement, quand je suis dans les parages, ils font du zèle. »

Dans cet autoportrait, le personnage – le docteur Karekezi – montre comment, grâce à sa fortune, il tisse des liens privilégiés avec les différents groupes de tueurs et s'approprie cette guerre qu'il détourne à ses fins personnelles. Ces propos qu'il échange avec le responsable d'un groupe de miliciens sont sans équivoque : « - Qu'est-ce qu'un vieil ami peut faire pour moi ? J'ai besoin d'hommes pour demain. – J'ai déjà donné les ordres, docteur. Nous sommes assaillis de toutes parts mais, toi, c'est toujours sérieux. » (p.134). Pour des ambitions politiques non ouvertement

déclarées et une haine personnelle contre les ennemis du moment, les Tutsi, (il considère le fait de s'être marié et d'avoir eu des enfants avec une femme tutsi comme « une erreur de jeunesse qui a gâché toute [s]a vie » p. 138), il fait tuer de sang-froid des milliers de Tutsi, parmi lesquels sa famille, à qui il a offert le gîte, le couvert et la sécurité dans cette période de chasse à l'Homme que connaît le pays. Par l'argent et sa bassesse morale, il fait sien cette guerre et en tire un intérêt individuel, égoïste ; il "répare" son erreur de jeunesse et réussit à se positionner comme favori des « amis étrangers » (p. 135) des Hutu durant cette guerre au point d'y avoir de « fervents supporters » (p. 154) et même des « partisans » (p. 155).

Par de tels actes qui vont au-delà de l'obscénité et tendent vers l'immoralité voire l'amoralité. L'on se retrouve dans une société où la morale n'a pas sa place ; une société altérée, pourrie, abjecte dans laquelle l'éducation à la vertu disparaît chaque jour un peu plus au profit du vice.

Outre cette altération morale qui vient renforcer cette relation de comparaison entre les sociétés de la littérature africaine et le cimetière, il est important de marquer un arrêt sur le personnage de Chaïdana (*La vie et demie*) dans notre quête des différentes métaphores du cimetière.

Fille de Martial, l'ennemi public numéro un du Guide Présidentiel, Chaïdana est la seule rescapée de sa famille après l'arrestation et la mort de son père. Pour "mériter" ce titre, elle passe par des épreuves fortes. Chaïdana mange, au cours de différents repas auxquels la convie le guide, tous les membres de sa famille tués. A travers l'acte de la nutrition, elle change irrémédiablement de statut. De la simple personne humaine, elle devient une tombe vivante. L'acte de la nutrition a pour vocation de contribuer à la santé de l'Homme en lui apportant les substances nécessaires au bon fonctionnement de ses organes vitaux. Mais, tous ces repas auxquels elle prend part pendant une semaine sur ordre du guide, ne s'inscrivent pas dans cette visée. En fait de buffet, ce "rituel" au cours duquel elle « mang[e la viande des membres de sa famille cuisinée sous la forme] de [...] daube pendant sept jours » dans le but de sauver sa vie peut revêtir les formes d'une cérémonie d'inhumation grâce à la présence de deux symboles celui de la nutrition et celui de l'emboîtement. Lorsque l'on occulte à toute nourriture sa finalité lorsqu'elle est absorbée, il reste cette relation d'union, de fusion qui se crée entre le corps et la substance consommée. Or, Chaïdana ingurgite la chair de tous les membres de sa famille. C'est ce qui la pousse, à juste titre d'ailleurs, à affirmer tout au long de son existence qu'elle « n'a pas le même coefficient charnel » (p.27) avec les autres Hommes et que son corps « est une vilaine somme » (p. 24) pour n'être qu'« une sale parenthèse » (p. 78), une parenthèse pleine de la viande des autres, pleine de leur mort. En mangeant la chair des membres de sa famille, Chaïdana les accueille dans son sein et devient de fait la

dernière demeure de ceux-ci. Son corps, à l'instar de la tombe, entre dans une intimité profonde avec la mort. Et elle se fait la sépulture de tous ces morts qu'elle porte en elle ; elle est le caveau dans lequel toute sa famille est "mise en terre" ou pour mieux traduire la situation, est mise "en chair" après la mort. Le statut particulier de ce personnage ouvre les prémisses d'une nouvelle approche du cimetière ; une approche qui selon nous, ne relève plus seulement du domaine terrestre.

III- LA SOCIÉTÉ-KOIMÊTÊRION DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE : UN THÈME EN GESTATION ?

Cette dernière étape de la réflexion se veut une interrogation de la pertinence de la représentation de l'espace au sein de la littérature africaine sous ces teintes sépulcrales et propose d'en faire ressortir quelques éléments permanents le caractérisant.

1- DE LA RÉCURRENCE DE CERTAINS ÉLÉMENTS

La différence entre les notions de "thème" et de "motif" en littérature suscite de nombreuses polémiques. En s'intéressant à l'hypothèse d'une évolution, de l'analogie entre l'espace fictionnel africain et le cimetière vers un thème, cette réflexion aborde cette notion selon le point de vue de Raymond Trousson. Dans ses *Etudes de thèmes : un problème de littérature comparée*, il définit le thème comme : « l'expression particulière d'un motif, son individualisation [...] dans un ou plusieurs personnages agissant dans une situation particulière²⁴ ». Le motif n'est de ce fait qu' « une toile de fond, un concept large²⁵ ». Une telle définition dissipe l'impression de flou qui recouvre ces deux notions et permet de les aborder plus sereinement. Cependant, le fait de réduire la manifestation du thème uniquement à des "personnages en situation" constitue une limite. Pour notre part, le thème peut s'incarner et s'incarne aussi bien dans les personnages que dans les situations. Le limiter à cette seule catégorie littéraire qu'est le personnage, revient à en limiter les voies d'exploitation. D'où cette hypothèse de l'évolution de la représentation de

²⁴ Raymond, Trousson, *Les études de thèmes : un problème de littérature comparée*, Paris, M.J Minard, 1965, P.13

²⁵ *Idem*, P. 12

l'espace fictionnel vers un thème. Un tel postulat, suivant la définition de Trousson, doit se fonder sur trois piliers : avoir un motif, avoir des composants récurrents et être perceptible au sein de plusieurs textes.

La mutation d'un espace en tant que lieu de vie en un lieu de mort (le cimetière), montre l'incapacité de celui-ci – à travers la perte de sa qualité vitale – de jouer pleinement son rôle vis-à-vis de l'Homme ; elle traduit donc l'idée de l'échec. De ce fait le motif dont le thème de la "société-koimêtêrion" est la manifestation est celui de la déchéance. Concernant les composants pouvant se relever comme permanents, l'étude en a révélé les quatre qui suivent. Ils pourraient être complétés vu l'état embryonnaire de cette étape de la réflexion.

✓ Un espace post-colonial²⁶

La dimension historique de cet espace est très importante. C'est elle qui permet de mieux saisir l'idée d'échec et, au-delà, le motif de la déchéance qu'il illustre. La société-koimêtêrion désigne en général un ancien espace colonial. De ce fait, elle est censée porter les germes d'une société dont les potentialités vitales sont accrues en puissance²⁷. Cependant, plutôt que d'apparaître sous les traits d'une société vivant son âge d'or (caractérisé par l'opulence, l'épanouissement, la joie) elle est représentée sous la forme d'un mélange des âges de bronze et de fer (qui traduisent eux la guerre, la famine, la souffrance, la décadence). Espace promis donc à un avenir radieux du fait de l'"éducation" reçue, la société-koimêtêrion, en revêtant des traits du cimetière, ne fait que montrer sa régression. Dans sa réponse au guide Félix-Le-Tropical, Jean Apocalypse exprime clairement cette idée :

Excellence, nous devrions avoir honte. Ceux qui nous ont jeté l'indépendance avaient parié leur tête et leur sang pour dire que nous serions incapables de gérer la liberté. Ce défi-là ! Il devrait bouger dans toute notre manière de respirer. [...] Nous avons un passé qui nous condamne à être homme plus que les autres. Or, quelle réponse avons-nous donnée à notre condition de "questionnés" ? La viande. [...] Tuer [...]. Le geste de ceux qui n'ont pas d'imagination. » (*La vie et demie* p. 162-163.)

²⁶ Une distinction est à faire entre les orthographes. Le "post-colonial" fait référence à la dimension historique et désigne tout ce qui a lieu après l'époque coloniale. Le "postcolonial" est quant à lui une pensée critique, un discours, une représentation du monde qui vise la déconstruction du modèle et de la rigueur occidentaux ; il va donc au-delà du fait historique.

²⁷ Voir notre réflexion sur la question I-1 : espace biotope.

✓ Une société putride

La société-koimêtêrion est profondément marquée par la pourriture morale. En lieu et place de la quête du bonheur et du bien-être collectif, elle se présente comme une sorte de jungle dans laquelle l'instinct de survie individuelle est le seul recours. Les valeurs sont foulées aux pieds tandis qu'on embrasse les vices à en perdre haleine ; la personne humaine perd sa valeur au détriment des biens matériels. Tout comme le séjour au cimetière est individuel et personnel, de même dans cette société, la motivation est la préservation de Sa vie, peu importent les moyens à employer.

✓ L'omniprésence de la figure de l'ogre politique

Ce critère met en exergue le caractère assujéti du cimetière en tant qu'espace géré de l'extérieur ou plus exactement, par une personne n'ayant pas le même statut que ceux qui y séjournent. Etant réservé en exclusivité aux morts, le cimetière n'est véritablement pas le lieu de l'activité intellectuelle. De même, la société-koimêtêrion sclérose le développement de la pensée et impose à ses habitants une gestion autocratique. Cette suprématie de l'idéologie dominante est incarnée par la figure de l'ogre politique.

✓ Une société du silence absolu

La société-koimêtêrion se présente comme l'espace par excellence du mutisme. A l'instar de l'activité intellectuelle, la parole en tant qu'acte, s'y produit d'une manière très réglementée. Ainsi, on y émet des sons sans toutefois y parler (dans le sens où parler désigne le fait d'exprimer ses pensées), ou alors, l'on y instaure tout simplement un simulacre de liberté d'expression par le biais de moyens anonymes tels que les tracts, les journaux clandestins, les graffitis (*La vie et demie, Terre ceinte*). Mais la parole est un acte et comme tout acte, elle s'assume ; dès lors que cet aspect n'est pas pris en compte, elle s'altère, perd sa valeur et sa profondeur.

Cette liste de critères non exhaustive constitue une ébauche en vue de déceler les traits du cimetière dans un espace littéraire²⁸. Elle occulte exprès le critère de la présence de cadavres en ce sens que celui-ci est fondamentalement et intrinsèquement lié à la notion de cimetière. C'est lui qui permet de poser l'hypothèse que les critères ci-dessus énumérés viennent corroborer.

²⁸ Les traits pertinents de l'espace-koimêtêrion sont également visibles dans nombres de textes africains comme *Le paradis des chiots, Son excellence César Nambekan, Le pleurer-rire, Allah n'est pas obligé, La fille du silence, Les naufragés de l'intelligence*²⁸.

Le motif et les composants permanents de l'espace-koimâtêrion ayant été relevés, il s'agit maintenant de démontrer sa régularité dans la littérature africaine.

2- A LA TRANSCENDANCE DE CETTE REPRÉSENTATION DE L'ESPACE

Afin d'éviter la polémique autour des questions de terminologie, l'analyse privilégie le terme "transcendance" à celui de "réécriture". Un tel choix s'explique par le fait que "réécriture" invite à montrer l'existence d'un texte-source qui aurait influencé les autres textes. Les années 60 ont été prolifiques en productions littéraires portant sur la thématique de la dénonciation des injustices sociales et politiques. Dès lors, (re) chercher cette œuvre source est une entreprise malaisée. Le terme transcendance semble dès lors plus approprié. En plus de faire ressortir la présence répétitive de ce thème sous la plume de plusieurs auteurs, il montre aussi sa résistance temporelle²⁹. En dépit de la distance temporelle qui existe entre les œuvres du corpus, l'image de la société indépendante qui passe d'un espace réservé aux vivants à un espace pour les morts demeure la même. Cette transgressivité d'un espace dans l'autre prend essentiellement sa source dans la question politique en dépit des différentes déclinaisons dont elle se revêt au gré des réalités des époques qu'elle traverse et qu'elle représente. C'est ainsi par exemple que *La vie et demie* à cheval entre les indépendances et la fin du millénaire impute cette transgressivité à la mauvaise gestion du pouvoir ; *Murambi* pour sa part, l'attribue à une guerre née de la folie des Hommes, expression d'un malaise social profond. Et, *Terre ceinte*, du fait de son extrême contemporanéité, dénonce le terrorisme religieux comme un nouveau facteur de ce passage.

EN GUISE D'OUVERTURE...

La présente réflexion motivée par les représentations du cimetière dans la littérature s'est portée, d'une manière concrète, sur l'analyse de l'espace narratif au sein de trois

²⁹ Cela a d'ailleurs motivé la composition du corpus. En effet, les trois textes choisis couvrent l'Histoire de la littérature africaine des indépendances à nos jours. Le livre de Sony Labou Tansi couvre la période des indépendances et boucle le premier millénaire, celui de Boris Boubacar Diop entame le deuxième millénaire et celui de Mbougarr Sarr présente notre contemporanéité.

romans issus de la littérature africaine à savoir *La vie et demie*, *Murambi : le livre des ossements* et *Terre ceinte*. Elle a pris pour point de départ, l'hypothèse selon laquelle le cimetière serait quasi absent de la littérature africaine. Cependant, en procédant à une redéfinition des notions de "mort" et "cimetière", cette hypothèse se trouve vite contredite.

De cette étude, trois constats importants ont été faits. D'abord, la plupart des espaces issus de la littérature africaine, qu'ils soient fictifs ou fictionnalisés, en dépit des moyens matériels qui y sont déployés dans le but de garantir une vie heureuse et agréable à leurs habitants, sont, en réalité, des espaces qui sur le plan moral et juridique, concourent à la "mort" de ces derniers. Ensuite, partant de ce constat, les espaces de la littérature africaine se révèlent, *in fine*, comme de véritables cimetières. L'on y perçoit la définition la plus complète du cimetière en ce sens que s'y retrouvent tous les éléments nécessaires pour l'appréhender aussi bien sur le plan matériel que sur le plan métaphorique. Enfin, la composition du corpus met en exergue une certaine stabilité concernant cette représentation de l'espace comme un cimetière dans la littérature africaine. Par le choix d'auteurs issus de différents pays et de différentes époques, le constat se fait qu'elle s'étend dans l'espace (notamment en Afrique subsaharienne) mais surtout dans le temps. De la période post-coloniale à l'époque contemporaine, cette représentation n'a pas réellement changé mais s'est adaptée aux réalités des époques. Elle a simplement revêtu les couleurs que l'écrivain lui a choisies tout en conservant sa quintessence : celle d'un espace macabre et sépulcral. La stabilité de cette représentation de l'espace vient, par ailleurs, consolider une autre hypothèse qui est celle de l'érection de ladite représentation en un thème littéraire que l'on pourrait nommer "l'espace-koimêtêrion". La réflexion a tenté d'en révéler des éléments pertinents ; ébauche que d'autres travaux et réflexions compléteront et perfectionneront.

Cependant loin de sombrer dans le désespoir face à tous ces constats, l'espoir de voir cet espace-koimêtêrion porter tôt ou tard du bon fruit est omniprésent. Il se révèle, d'une part, en son sein même –tout comme la vie est inhérente à l'humus – par l'action conjuguée d'un ou plusieurs personnages qui refusent et se révoltent. Et, d'autre part, à travers des conceptions différentes et opposées à ladite représentation au sein de cette littérature.

L'analyse retient que la question de la représentation d'un espace, par extension, d'une société, sous la plume d'un écrivain, remet implicitement à jour la question problématique de l'engagement social de l'auteur et par ricochet celle de la fonction de la littérature. Face à ce labyrinthe à plusieurs issues, elle dit avec Sami Tchak que l'engagement est certes essentiel, mais il ne doit pas être imposé ni simulé au risque

de perdre sa valeur ; en sus, en tant qu'institution, les attentes et les règles de la littérature sont à chercher ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

CORPUS

- Diop, Boubacar Boris, *Murambi : le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000, 228p.
Sarr, Mohamed Mbougar, *Terre ceinte*, Paris, Présence Africaine, 2014, 258p.
Tansi, Sony Labou, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, 191p.

AUTRES OUVRAGES

- Adiaffi, Jean-Marie, *Les naufragés de l'intelligence*, Abidjan, CEDA, 328p.
Ahmed, Nafeez Mosaddeq, *La guerre contre la vérité*, Paris, Demi-Lune, 2006, 512p.
Anghoura, Désiré, *Son excellence César Nambékan*, Abidjan, CEDA, 2004, 168p.
ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis, VIALA, Alain (Dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires Françaises, « Grands dictionnaires », 2002, 634p.
Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 212p.
Bailly, Diegou, *La fille du silence*, Abidjan, NEI, 1998, 127p.
Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 488p.
Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, 235p.
Brunel, Pierre, *Mythocritique : Théories et parcours*, Paris, PUF, 1992, 294p.
Brunel, Pierre, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Ed. Rocher, 1988, 1436p.
Chomsky, Noam, *Autopsie des terrorismes : les attentats du 11 Septembre et l'ordre mondial*, Marseille, Agone, 2011, 206p.
Clavaron, Yves (Ed), *Etudes postcoloniales*, Paris, Société Française de Littérature Générale et Comparée, 2011, 199p.
Descamps, Marc- Alain, *Les expériences de mort imminente et l'après-vie*, Labège, Ed. Dangles, 2008, 315p.
Descartes, René, *Le discours de la méthode*, Paris, Hachette et Cie, 9ème édition, 1910, 133p.
Diandue, Bi Kacou Parfait, *Topolectes 1*, Paris, Publibook, 2005, 91p.
Diandue, Bi Kacou Parfait, *Topolectes 2*, Abidjan, Baobab, Critique et Recherche, 2010, 169p.
Di Folco, Philippe (Dir.), *Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse, 2010, 1133p.
Durand, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992, 536p.
eco, Umberto, *De la littérature*, Paris, Grasset, 2003, 425p.

Garnier, Xavier, Zoberman, Pierre (Dir.), *Qu'est-ce qu'un espace littéraire?*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, « L'imaginaire du Texte », 2006, 206p.

Kourouma, Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000, 233p.

Lauwers, Michel, *Naissance du cimetière, lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2005, 393p.

Lopes, Henri, *Le pleurer-rire*, Paris, Présence Africaine, 1982, 315p.

Montaigne, Michel (De), *Essais I [1580]*, Paris, Garnier-Flammarion, « Le grand livre du mois », 1969, 384p.

Picoche, Jacqueline, (Dir.), *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2009, 843p.

Rey, Alain, (Dir.), *Le grand Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert-VUEF, 2001, 2^{ème} édition.

Rey-Debove, Josette, Alain, Rey, (Dir.), *Le petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert-SEJER, 2011, 2837p.

Roy, Olivier, *L'islam mondialisé*, Paris, Seuil, 2004, 234p.

Tchack, Sami, *Le paradis des chiots*, Paris, Mercure de France, 2006, 223p.

Trousseau, Raymond, *Les études de thèmes : un problème de littérature comparée, Essai de méthodologie*, Paris, M.J Minard, 1965, 112p.

WESTPHAL, Bertrand, *La Géocritique, Réel, Fiction, Espace*, Paris, les Editions de Minuits, 2007, 278p.

